

# ENTRE IMAGE & ECRIT

## Didier Lemarchand 1998

---

Montage de textes conçu par l'artiste autour de son travail

présenté par Georges Collins, philosophe

et

lu par Georges Collins, Anne Dupuis, Anne Marie Lemarchand, Bernard Lemoine, Sylvie Prieur, Claude Terreaux

le Samedi 17 Octobre 1998 à 18 h

à la librairie LES GUETTEURS DE VENT - Paris

Manifestation organisée à l'occasion de Lire en fête et du Mois Off de la photographie

### **image : entre lecture & écriture**

Paradoxe : je vais parler de mes images et des rapports qu'elles entretiennent avec l'écrit en faisant parler d'autres à ma place

*Quand nous lisons, nous ne cherchons pas des idées neuves, mais des pensées déjà pensées par nous, à qui la page imprimée donne le sceau d'une confirmation. Les paroles des autres qui nous frappent sont celles qui résonnent dans une zone déjà nôtre - que nous vivons déjà - et la faisant vibrer tous permettent de saisir de nouveaux points de départ au-dedans de nous.*

*Cesare Pavese, Le métier de vivre p170*

*C'est un non-sens que de faire une antithèse facile et d'opposer la vie aux livres. Car si les livres n'étaient pas un élément de la vie - élément extrêmement équivoque, dangereux, magique, glissant entre les doigts - il ne vaudrait pas la peine d'user son souffle à en parler. Mais dans la main de chacun ils sont autre chose et ils vivent ensemble quand ils se rencontrent avec une âme vivante. Ils ne parlent pas mais ils répondent, ce qui en fait des démons familiers.*

*Hugo Von Hofmannsthal, Lettre de Lord Chandlos p 106*

J'espère, en ayant trouvé dans les textes des autres la confirmation de ma pensée, ne pas avoir trahi la leur.

(A la fin de ce texte figurent les références précises de tous les textes.)

## voir

En photo-graphie, avant de déclencher, il s'agit de voir, et voir n'est pas un acte aussi simple qu'il le semble. Voir c'est ne plus lire, c'est ne plus reconnaître, c'est se déconnecter de ses habitudes, c'est découvrir, accepter une aventure visuelle.

*La poésie naît non (...) , de la normalité de nos occupations mais des instants où nous levons la tête et où nous découvrons avec stupeur la vie. (La normalité, elle aussi, devient poésie quand elle se fait contemplation, c'est-à-dire quand elle cesse d'être normalité et devient prodige.)*

*Pavese, Le métier de vivre p 221*

Comment arriver à découvrir avec stupeur. Tout un chacun a fait cette expérience. Il arrive dans de micro-failles spatio-temporelles que nous décrochions du quotidien, que celui-ci se mette à tressaillir fugitivement, que la pensée devienne soudainement incertaine, qu'imperceptiblement tout ne soit plus évident.

*C'était la crise d'un malaise interne, ses accès antérieurs, il est vrai, avaient été aussi imperceptibles qu'il est possible; qu'ils avaient somme toute été réels, qu'ils étaient liés néanmoins à ce vertige présent, je le compris alors en un éclair, car nous comprenons bien davantage en de telles crises que dans les instants ordinaires de la vie. Ces prémices avaient été d'infimes, d'absurdes mouvements de contrariété, tout à fait négligeables, presque des déviations et incertitudes passagères de la pensée ou du sentir, ...*

*Hugo Von Hofmannsthal, Lettre de Lord Chandlos p 147*

*La douleur fait vivre dans une sphère enchantée et éblouie, où les choses quotidiennes et banales prennent un relief inquiétant (...) , pas toujours désagréable. Elle donne conscience d'une séparation entre la réalité et l'âme; elle nous fait nous élever et nous laisse entrevoir le réel et notre corps comme quelque chose d'à la fois lointain et étrange. C'est là son efficacité éducative.*

*Pavese, Le métier de vivre p 224*

L'ordinaire reprenant le dessus et c'est à peine si nous nous souvenons de ce vertige furtif.

Cependant si l'on prête une certaine attention à ces instants, si l'on y entrevoit une ouverture vers une autre réalité, plus équivoque, plus glissante, on y prend goût et on fait tout ce qui est en notre possibilité pour les retrouver.

On se laisse aller à l'errance.

*Le grand chemin, à partir d'un certain seuil, d'étendue et de durée, ne nous déconnecte guère moins que le rêve de l'univers trivial de la causalité.*

*Julien Gracq, Carnets du grand chemin p 60*

On se dématrise.

*La philosophie nous mûrit trop vite et elle nous cristallise dans un état de maturité. Comment alors, sans se «déphilosopher», espérer vivre les ébranlements que l'être reçoit des images nouvelles, des images qui sont toujours des phénomènes de la jeunesse d'être? Quand on est dans l'âge d'imaginer, on ne sait dire comment et pourquoi on imagine. Quand on saurait dire comment on imagine, on n'imagine plus. Il faudrait donc se dématriser.*

*Gaston Bachelard, La poétique de l'espace p 211*

On adopte une certaine posture mentale : disponibilité du regard, vacuité que ne renierait pas un taoïste.

*(...) le plus sûr - et le plus rapide - moyen de nous étonner, c'est de fixer, impavides, toujours le même objet. A un certain moment, cet objet, il nous semblera - miraculeux - ne l'avoir jamais vu.*

*Cesare Pavese, Le métier de vivre p 365*

*Pour voir, il ne faut aucune volonté de voir. Il faut même oublier qu'on voit, sinon on ne fait que lire.*

*Bernard Noël, Journal du regard p 67*

Ce n'est pas toujours évident : alors on ruse, on biaise

*Chercher une chose*

*c'est toujours en trouver une autre.*

*Roberto Juarroz, Douzième Poésie verticale n°15*

*on provoque arbitrairement un ébranlement de la vision par l'utilisation d'un appendice, d'une prothèse*

*Par les gros plans tirés de l'inventaire photographique, par la nouvelle évidence qu'il donne à des détails qui restaient dissimulés dans les accessoires courants de notre vie, par l'exploration de milieux banals sous la conduite géniale de l'objectif, le cinéma nous fait mieux discerner les contraintes qui régissent notre existence, mais il nous ouvre en même temps un espace de jeu, énorme et insoupçonné !*

*Walter Benjamin, L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique chap. 13 p 56*

Si cela n'est pas suffisant on adopte de nouveaux moyens pour casser la maîtrise et l'accoutumance inévitable qui en découle.

*Quand l'esprit s'est habitué à un certain mécanisme de création, un effort tout à fait mécanique est nécessaire pour en sortir et substituer aux monotones fruits spirituels qui se reproduisent, un nouveau fruit qui ait une saveur d'inconnu, de greffe inouïe. Non qu'il faille substituer au travail mental une impulsion de l'extérieur, mais il faut transformer corporellement la matière et les moyens pour se trouver devant de nouveaux problèmes; une fois que l'on a le point de départ, l'esprit reprendra, bien entendu, tout son jeu. Sans ce ressort matériel, je ne puis sortir de la paresseuse et, donc, elle aussi, matérielle réduction monotone de toute situation en schéma (...). Il faut une intervention de l'extérieur pour changer la direction de l'instinct devenu chose extérieure et ensuite le préparer à de nouvelles découvertes.*

*Cesare Pavese, Le métier de vivre p 21*

## **basculement vers quelque chose a la fois de lointain et d'étrange**

Dans ces conditions particulières le réel nous apparaît autrement :

*Ainsi «les choses quotidiennes et banales prennent un relief inquiétant» et on «entrevoit le réel et notre corps comme quelque chose d'à la fois lointain et étrange»*

*Pavese, Le métier de vivre p 224*

*(...) ; cela empruntait un visage, un air particulier, ambigu, tellement empli d'incertitude profonde, d'irréalité méchante tant cela était vain - Si fantomatiquement vain... (...)*

*C'étaient des fantômes de fiacres. Les regarder provoquait un discret malaise, d'une durée presque nulle on eût dit un flottement momentané au-dessus d'un gouffre sans fond, de l'éternellement vide. Un phénomène analogue (tu peux penser que je ne prêtai pas une grande attention à ces tressaillements fugitifs)*

*Hugo Von Hofmannsthal, Lettre de Lord Chandlos p148*

*(...) les détails s'effacent, le pittoresque se décolore, l'heure ne sonne plus et l'espace s'étend sans limite.*

*Gaston Bachelard, Poétique de l'espace p 172*

*Chaque image apparaissait plane ; le rayonnement de l'image se faisait dans le plan seul de cette image; quand des images se succédaient en profondeur, j'avais la sensation du recul, mais non du relief, comme il arrive devant les portants d'un théâtre et parfois au stéréoscope. Bref, je ne percevais que partiellement la perspective. (...)*

*Chaque tulipe ou chaque mandarine ainsi dissociée paraissait ne plus adhérer à son support, mais être suspendue au-dessous de lui; et leur série bien alignée avait quelque chose de léger et de délicat.*

*Gaëtan Gatian de Clérambault, Souvenirs d'un médecin opéré de la cataracte p 12*

*Dans les moments d'abandon terrible qu'il connaît, il ne peut se reposer sur les objets, sur leur matière pour la foi au monde solide dont il aurait tant besoin. Ils ont en quelque façon déserté. Il n'y a plus pour lui si grande différence entre le vide et le plein.*

*Henri Michaux, Connaissance par les gouffres p 186*

*(...) une mer des choses, du temps, de l'espace, monde nouveau à trop de variables, où l'idée est dans la houle, où l'observation et le jugement sont dans la houle, où les choses et les coordonnées sont dans la houle, et simultanément dans de menues et presque imperceptibles, imprécises variations-ondulations qui abondent, qui surabondent, qui harcèlent l'esprit, ...*

*Henri Michaux, Connaissance par les gouffres p188*

*(...) dans cette mouvance réductrice de réalité et de permanence, où s'annule toute fermeté, toute sécurité, voilà qu'au contraire, voilà qu'en même temps, surrections prodigieuses du panorama intérieur, les images visuelles cessent d'être grises, se détachent, s'accroissent de façon inversement proportionnelle à la défection du reste, prennent des couleurs, de l'indépendance, de la prépondérance, de la puissance de frappe et de pénétration et de persistance. Les voilà subitement devenues importantes, intenses, excessives, offensantes, traumatisantes.*

*Henri Michaux, Connaissance par les gouffres p189*

*(...) les êtres humains (...). Je ne parvenais plus à les saisir avec le regard simplificateur de l'habitude. Tout se décomposait en fragments, et ces fragments à leur tour se fragmentaient, rien ne se laissait plus enfermer dans un concept.*

*Hugo Von Hofmannsthal, Lettre de Lord Chandlos p 41*

Quel intérêt peut offrir le fait de voir de la sorte, d'accéder au surréal ?

*Gaston Bachelard offre une réponse :*

*Dans les Journaux intimes, Baudelaire écrit en effet : « Dans certains états de l'âme presque surnaturels, la profondeur de la vie se révèle tout entière dans le spectacle, si ordinaire qu'il soit, qu'on a sous les yeux. Il en devient le symbole. C'est bien là un texte qui désigne la direction phénoménologique que nous nous efforçons de suivre. Le spectacle extérieur vient aider à déplier une grandeur intime.*

*La poétique de l'espace p 175*

Réponse voisine de celles de Bernard Noël et de Rainer Maria Rilke

*Le visible ne cesse de transformer l'expérience intérieure en expérience extérieure, et réciproquement. Voir est un acte dans lequel s'unissent la pratique et la pensée du monde.*

*Bernard Noël, Journal du regard p 85*

*Ce qui est devant nos yeux, et que nous appelons la réalité, ressemble à ce qui est derrière eux, et que nous appelons la mentalité (nos visions sont faites de nos vues).*

*Journal du regard p 75*

*(...) , et plus on regardait au-dehors, plus on remuait en soi de choses intérieures : Dieu sait d'où elles venaient.*

*Rainer Maria Rilke, Les Carnets de Malte Laurids Brigge p 199*

## photo-graphie

Malheureusement tout ce réel entrevu est fugace.

*Anomalie sournoise, non plus la modification spectaculaire de la sensation normale mais, par moments, une bizarre accentuation soudaine, sorte d'alerte, sans raison, mais dont il va chercher les raisons dans les objets et les spectacles qui se trouvent d'aventure l'entourer alors, qui vont lui paraître particuliers, « désignés », hors de l'ordinaire, faisant signe. Vues alors à l'instant « détachées » des autres, comptant pour autre chose. Subtile accentuation, mue infime, qui ne dure souvent que quelques dizaines de secondes. Une vague les a apportées et voilà l'objet « cadré », mis entre guillemets et considéré alors par lui selon sa disposition comme avertissement, menace ou annonce d'un triomphe prochain.*

*Henri Michaux, Connaissance par les gouffres p 210*

C'est là que la photographie s'avère être un précieux auxiliaire. Elle permet de conserver une trace de cet instant, de retenir un élément infime de cet objet mental entr'aperçu.

Mais il serait illusoire de croire qu'un cliché peut rendre compte de ce qui a eu lieu.

*Mais, dans ce précipité qui a coagulé, reste qu'il y a fossilisation de tout ce qui déferlait de vivant, d'emmêlé, de conflictuel et de mobile dans son propre esprit. Ce qui s'est élevé jusqu'à la forme, et qui s'est sauvé dans et par la forme, n'est plus aussi qu'une forme.*

*Julien Gracq, Carnets du grand chemin p 261*

*Le cerveau est un organe réglé de façon que l'image intérieure que l'on garde d'un spectacle, ou celle que l'on forme est moins vive, moins colorée, moins complète que le spectacle originel ou que le spectacle réel correspondant à l'actuellement imaginé.*

*Henri Michaux, Connaissance par les gouffres p 190*

*Si l'étrangeté n'est que pour quelques heures, et parce qu'il l'a bien voulu, il s'y intéresse. Voir les objets, plus légers, plus éloignés, plus longs ou paraissant s'allonger, ou se rapprocher, et s'éloigner rythmiquement, plus jolis, légèrement trémulants, plus éclairés, plus « vivants », plus parlants, plus imposants et singuliers, c'est étonnant, merveilleux. Il est au spectacle. Il s'est drogué pour être à ce spectacle qui, même s'il devient excessif, va dans peu d'heures s'atténuer et revenir au naturel à présent regretté.*

*Henri Michaux, Connaissance par les gouffres 187*

C'est dans l'après-coup que commence véritablement le travail photo-graphique.

*Il ne peut être un instant question de refaire exactement un spectacle qui est déjà du passé. Mais il me faut le revivre entièrement, d'une manière nouvelle et picturale cette fois, et ce faisant, me donner la possibilité d'un nouveau choc.*

*Gaston Bachelard, Poétique de l'espace p 15*

Je vais donc agir sur l'image mécaniquement enregistrée, la manipuler pour la faire davantage correspondre à ce que le cerveau a enregistré, mais aussi user d'artifices pour recréer dans l'image ce qui a pu provoquer dans le réel la déconnection d'avec les habitudes, apporter de l'intranquillité dans le regard :

- par recadrage, retouche, occultation, les détails superflus et gênants pour leur effet de réel, de pittoresque vont être éliminés
- par encrage, virage, par application de vernis, par action sur leur teinte, leur saturation, leur luminosité, leur contraste, les couleurs vont être modifiées plus ou moins légèrement et plus ou moins localement pour qu'elles deviennent vacillantes (couleurs presque «réelles» dont le décalage parfois minime crée une impression d'étrangeté) ou immatérielles (résultat de la confrontation entre elles).
- par agrandissement la vibration initiale de la réalité va être suggérée par celle des surfaces : trames aléatoires, confuses, zébrage, fissures, ondulation, granulation (créatrice de micro-espaces secrets et qui perturbe la relation forme/fond).
- un espace photo-graphique qui résiste à l'expérience ordinaire va être mis en place en favorisant des formats qui découpent, qui s'étagent, qui incitent au balayage en surface et qui vont ainsi lutter avec la profondeur du photographié.
- des sujets qui perturbent la vision seront privilégiés : objets qui bouchent la vue (Murs, Ouvertures, Voiles) ombres projetées (confusion entre l'objet et son ombre : traités tous deux en aplat, avec la même matière par l'effet de granulation), objets qui frustrant (ébauche d'ouverture vers une troisième dimension virtuelle qui ne débouche sur rien si ce n'est le blanc du papier), qui ne se résolvent pas (proche et/ou lointain ?).
- la même importance est accordée aux pleins qu'aux vides (les objets quelquefois sont plus importants pour le vide qu'ils mettent en place, qu'ils cernent, que pour eux mêmes).
- en mettant en rapport direct des espaces différents par reflet ou transparence la perception est court-circuitée :

*Le vitreux introduit dans l'espace du regard un espace analogue, dont la découverte est une détente révélatrice. Mais le vitreux est également, dans son épaisseur, un dedans qu'on aperçoit dehors : un espace intérieur que sa transparence désigne et dérobe à la fois.*

*Bernard Noël, Le journal du regard p 25*

*La vitre, qui tantôt se nie et tantôt s'affirme dans sa transparence, fait coexister contradictoirement en elle un espace semblable à celui du regard avec un espace semblable à celui dans lequel les yeux déversent le regard. Ainsi, la vitre est un espace intérieur et un espace extérieur. Devant elle, on en vient à se dire : le visible n'est-il pas du mental virtuel?*

*Bernard Noël, Le journal du regard p 26*

Cependant il ne faudrait pas oublier que ce qui reste de la perception initiale n'est pas la perception initiale :

*notre mentalité (ce qui est derrière nos yeux) sélectionne, précipite, cristallise, abstrait à une vitesse telle que nous en oublions le processus.*

*Bernard Noël, Journal du regard p 75*

*(...) la nature qui parle à la caméra est une autre nature que celle qui parle à l'oeil. Autre surtout en ce qu'à l'espace tissé consciemment par l'homme s'en substitue un autre dont le tissu est inconscient.*

*Walter Benjamin, L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique p 56*

Dans cet esprit je ne travaille que très rarement un cliché immédiatement après sa prise de vue (il m'est arrivé de le faire plus de dix ans après). Le temps chronologique n'est pas celui de la mémoire. Chaque cliché doit se décanter, ainsi que chaque photo-graphie élaborée. Il faut du temps pour laisser émerger tout le latent contenu dans une image. Pour parler brièvement : je travaille lentement.

Il me faut m'interroger sur ce qui a suscité le déclenchement, se remémorer, revivre l'instant du regard, en retrouver les micro-intervalles de temps qui l'ont composé. Interroger aussi ce que l'appareil a enregistré malgré soi, par hasard.

Ce temps, je n'ai à ma disposition pour l'analyser, le travailler, le matérialiser, que l'espace bidimensionnel.

*Il ne peut être un instant question de refaire exactement un spectacle qui est déjà du passé. Mais il me faut le revivre entièrement, d'une manière nouvelle et picturale cette fois, et ce faisant, me donner la possibilité d'un nouveau choc.*

*Gaston Bachelard, Poétique de l'espace p 15*

*On ne peut revivre les durées abolies. (...) . C'est par l'espace, c'est dans l'espace que nous trouvons les beaux fossiles de durée concrétisés par de longs séjours.*

*Gaston Bachelard, Poétique de l'espace p 28*

Mon travail qu'il ait été sous l'agrandisseur, devant les bacs ou qu'il soit maintenant devant l'écran consiste donc à spatialiser ce temps mais aussi à tout mettre en oeuvre pour que l'image vive pour celui qui la verra, qu'elle vive avec la même intensité que le spectacle dont elle est issue, qu'elle vive avec sa durée, ses mouvements, ses contradictions.

Concrètement pour cela :

- l'image par delà son sujet devient une architecture de micro-éléments qui s'articulent, s'interpellent, se répondent par écho, par contrepoint :

*(...) ensemble rythmique - plein de couleurs, de passages, de déclics et de détentes - où les divers moments de découverte, de pas en avant - les noyaux, en somme - s'échangent, s'éclairent, perpétuellement activés par le sang rythmique qui circule partout.*

*Cesare Pavese, Le métier de vivre p 34*

*(...) l'unité ne doit pas tant au grandiose de la construction, à la charpente identifiable de la trame, qu'à l'habileté joyeuse des petits contacts, des reprises infimes et presque illusoire, à la trame des répétitions qui persistent sous chaque différence.*

*Cesare Pavese, Le métier de vivre p 43*

- je mets en place des confrontations : structures obliques qui luttent avec l'orthogonalité du cadre ; forces centrifuges qui se heurtent à l'encerclement du cadre ; structures fortes à base de lignes horizontales, verticales et obliques qui s'opposent à de l'organique, de l'informe ; superposition de réseaux colorés et de réseaux de valeur qui ne fusionnent pas.
- je mets à profit l'art du faux (pictural ou photographique), l'ambiguïté (entre attirance et rejet) pour casser l'évidence.
- L'intérêt d'une oeuvre pour celui qui la fait - et aussi pour celui qui la comprend - c'est de la voir se former au milieu de tendances opposées, de composer et de greffer ces tendances, de leur donner un sens formel - et la plus grande de ces oppositions est entre l'inconscient et le conscient (exigences sociales, de communication, éthiques, etc.).

*Une oeuvre de pur inconscient - par automatisme - est irrespirable, ou une simple plaisanterie.*

*Cesare Pavese, Le métier de vivre p 395*

- j'utilise l'ellipse et le vide créateurs de non-dit, de polysémie.

*On ne communique aux autres qu'une orientation vers le secret sans jamais pouvoir dire objectivement le secret. Le secret n'a jamais une totale objectivité. Dans cette voie, on oriente l'onirisme, on ne l'accomplit pas .*

*Gaston Bachelard, Poétique de l'espace p 31*

- certaines images sont dynamisées par la mise en relation avec une autre.

*Plus tard, des antinomies subreptices, des interférences qui dénonçaient à l'improviste des complicités, des prévarications entre les règnes de la nature, soudain visibles et privées du couvert des oppositions qui d'ordinaire les dissimulent. (...) Chaque rencontre étonnante me fournissait un gage ambigu de l'unité du monde. Aux deux sens du terme, elle me contraignait à la réfléchir, puisque j'en faisais partie après tout.*

*Roger Caillois, Le fleuve Alphée p 92*

## objet mental

Toutes ces manipulations ont pour finalité d'aboutir à que je désignerais sous le terme d'image pensante.

*Tâche infinie, car cet objet n'est ni un constat, ni la clé d'une vérité à laquelle il peut me faire accéder. Non, il n'est que lui-même que la trace d'une pensée qui me fait penser.*

*Bernard Noël, Le journal du regard p18*

Image qui désirerait ne pas laisser le spectateur indemne. Nouvelle expérience de vision en écho à celle qui a été la mienne devant la réalité.

*Toujours, il s'agit de mettre au monde une vision, qui emprunte au monde ses matériaux et son apparence, mais qui a son lieu hors de lui. Et cette vision ne s'accomplit que si, remise au monde, elle réussit à le changer.*

*Bernard Noël, Le journal du regard p 90*

*Le travail du peintre commence là : pas du côté des choses, du côté de l'oeil. Ce qu'il représente doit interroger la représentation dans sa source même, c'est-à-dire montrer à la fois le vu, le visible, la vision et le mouvement de métamorphose qui, sans cesse, les relie.*

*Bernard Noël, Le journal du regard p 37*

Désir utopique :

*Et maintenant, nous ne savons même pas  
avec quoi nous voyons ce que nous voyons.*

*Nous ne savons pas davantage*

*Si nous sommes bien ceux qui voyons.*

*Roberto Juarroz, 12<sup>ème</sup> poésie verticale*

## image & écrit

Les images devraient se suffire à elles-mêmes. Pourquoi donc leur attribuer un titre, les accompagner de textes d'auteurs, pourquoi écrire sur les images ?

J'ai un besoin viscéral de situer mon travail dans un contexte plus général d'attitude face au monde, contexte dans lequel la lecture occupe une place privilégiée.

*Mais les livres que nous avons lus sont bien loin d'être les seuls éléments de notre culture livresque. Comptent aussi, parfois presque autant, ceux dont nous avons entendu parler, d'une manière qui nous a fait dresser l'oreille (l'oreille interne), ceux dont un passage cité ailleurs isolément a éveillé en nous des échos précis, ou dont la mitoyenneté avec des ouvrages déjà connus de nous a permis au moins l'étiquetage. Ceux dont nous ne connaissons guère que le titre et le sens général, mais qui, dessinés en creux par les frontières des livres connexes, figurent pourtant, dans notre répertoire livresque, comme références utilisables.*

*Cette culture accrue par enjambements, par recoupements et par contamination, est peut-être la vraie culture livresque. Le livre est contagieux.*

*Julien Gracq, Carnets du grand chemin p 263*

Les textes et les titres participent de ma volonté de dynamiser l'image, d'en faire une matière pensante. Les mots étant déjà en eux-mêmes, de par leur histoire et leur usage, polysémiques ; les mettre en rapport avec les images multiplie les questionnements, crée des aller-retour de sens sans fin.

*Tout ce qui contribue à donner à la poésie son action psychique décisive doit être inclus dans une philosophie de l'imagination dynamique. Parfois, les valeurs sensibles les plus différentes et les plus délicates se relaient pour dynamiser et agrandir le poème. Une longue recherche de correspondances baudelairiennes devrait élucider la correspondance de chaque sens avec la parole.*

*Parfois le son d'un vocable, la force d'une lettre ouvre ou fixe la pensée profonde du mot.*

*Gaston Bachelard, Poétique de l'espace p 180*

Exemple : «Ici et là», titre de plusieurs séries

ici : désigne

là : est évasif

et : somme ou la relation

Qu'est ce qui est désigné par Ici ou Là ? Que désigne ce et ? Qu'en est-il de leur relation ?

Le son d'ici est incisif, le son de là retenu, intériorisé .

Je pratique beaucoup les dictionnaires qui révèlent des sens et des origines oubliés et surprenants, d'autant plus surprenants qu'ils éclairent rétroactivement un choix de titre ou un effet visuel qui se sont inconsciemment imposés. Le hasard, parfois, fait bien les choses.

Exemple : «Rémanence».

J'ai utilisé ce mot pour nommer des séries de travaux faits à partir de chutes d'autres travaux ou de clichés ratés. Pour trouver ce titre je me suis souvenu d'un terme utilisé en vidéo pour désigner l'image fantôme qui persiste sur le capteur de la caméra quand celle-ci est exposée à une forte lumière, sens voisin que l'on retrouve dans le Robert :

Physique : magnétisation résiduelle d'un corps ferromagnétique qui subsiste après la disparition du champ inducteur.

Psychophysiologie : phénomène par lequel la sensation visuelle subsiste pendant un court instant après la disparition de l'excitation objective, permanence (ou persistance) des images visuelles.

Ce mot je l'ai utilisé métaphoriquement en voulant parler de ce qui resurgissait en nous de lointain lors d'une vision, puis autour d'une image.

*Tu ne peux donc échapper (du moins pour le moment) à un monde déjà implicite dans ta nature perceptive, de même que, dans la vie pratique, tu ne peux échapper à la détermination de ta nature volitive, détermination qui s'est produite en grande part durant ta première adaptation au monde.*

*Cesare Pavese, Le métier de vivre p 278*

Or ce sens je l'ai trouvé bien plus tard dans un texte :

*La mémoire schématise toujours et, impressionnée par la rémanence d'une dominante forte, comme la rétine par une lumière trop vive, tend à en éclabousser uniformément tout tableau qui se représente au souvenir (le la sans doute la violence expressive et sans nuances avec laquelle après-coup de tels tableaux nous assiègent*

*Julien Gracq, Carnets du grand chemin p 76*

L'histoire de ce titre ne s'achève pas là : quelle n'a pas été ma surprise de découvrir aussi que le rémanent désigne, en sylviculture, le menu bois restant dans les coupes après l'exploitation. De la persistance à l'art de mettre à profit les restes, la boucle était bouclée.

Les textes d'accompagnement comme les titres sont toujours choisis après qu'une série soit terminée. La série suggère un univers en expansion et c'est entre les images que peut-être il se passe le plus de chose. Le texte qui l'accompagne amplifie cet effet, c'est entre l'image et le texte que vit l'objet mental.



Je ne m'approprie pas toujours les textes des autres : il m'arrive d'écrire sur mon travail.

Je le fais toujours dans l'après-coup, pas avec la volonté de gloser sur mon travail, mais avec le désir d'essayer de mieux comprendre ce qui s'y cache pour ensuite peut-être mieux le relancer. Il ne s'agit pour moi que de la trace de l'élaboration d'une pensée.

*L'intérêt de ce journal est peut-être la repullulation imprévue d'idées, d'états conceptuels, qui, par elle-même, mécaniquement, marque les grands filons de ta vie intérieure. De temps en temps tu cherches à comprendre ce que tu penses, et seulement après coup, tu cherches à en trouver les correspondances avec les jours anciens. (...) n'importe quelle œuvre de construction est toujours faite d'illuminations instantanées - moments métaphysiques - qui sont jointes après coup, c'est-à-dire de découvertes unifiables.*

*Cesare Pavese, Le métier de vivre p 210 et 216*

Exemple : notes de travail à propos d'Occurrences 1995 :

Ne pas façonner mais laisser surgir en partant du hasard, d'une rencontre, d'une conjoncture provoquée parfois arbitrairement : photocopier tout ce qui se présente (histoire de voir ce que cela donne), des choses cueillies, ramassées, sauvées de la destruction.

Se déplacer l'œil rivé au viseur de l'appareil photographique pour voir le monde autrement ou plus exactement le regarder et non plus le voir.

Faire des frottages sur tout ce qui se présente.

Accueillir, se surprendre.

Cette image, trace, mémoire de ce qui a été et aurait pu ne pas être, ne pas la retenir, la figer, se l'approprier mais la retravailler pour qu'elle renvoie au statut instable, trouble de ce qui est advenu. Vacillement continu entre apparition/disparition, affirmation/dénégation.

Ruptures : voir s'annuler, se refaire devant soi, dans l'instant ce qui s'est produit dans la réalité. Tension entre ce qui est et ce qui aurait pu être ou ce qui n'est plus. Le monde est fragmentaire, notre vision aussi. Par confort on établit une continuité.

Surfaces transparentes et brillantes : les reflets, la matité jouent de la direction du regard, de son déplacement ou de son arrêt et de son angle. Effleurement, glissement en surface, enfoncement à travers le verre, renvoi du miroir.

Pelliculaire : dépôt infime sur le support, provisoire qui est reçu sans être absorbé comme la lumière sur l'écran au cinéma.

Très peu : ne donner à voir que le germe de quelque chose ou inversement la trace.

Œil : par ce qui est fait par l'œil et pour l'œil retrouver en écho le dispositif de l'œil, surface vitreuse, orifice, paroi dans le fond.

Format/trou : garder à l'esprit que tout ce qui est vu n'est qu'un morceau d'un ensemble plus vaste. Pour voir il faut s'approcher. Tout regard est voyeur. Garder une distance, ne pas toucher. Réalité qui s'échappe quand on s'approche.

## **bibliographie**

Gaston Bachelard , La poétique de l'espace - Puf

Walter Benjamin, L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique - Art et esthétique, Carré

Roger Caillois, Le fleuve Alphée - L'imaginaire, Gallimard

Gaëtan Gatian de Clérambault, Souvenirs d'un médecin opéré de la cataracte - Les empêcheurs de penser en rond

Julien Gracq, Carnets du grand chemin - José Corti

Roberto Juarroz, Douzième Poésie verticale - Orphée, La Différence

Henri Michaux, Connaissance par les gouffres - Poésie, Gallimard

Bernard Noël, Journal du regard - Pol

Cesare Pavese, Le métier de vivre - Folio, Gallimard

Rainer Maria Rilke, Les Carnets de Malte Laurids Brigge - Folio, Gallimard

Hugo Von Hofmannsthal, Lettre de Lord Chandlos - Poésie Gallimard